

Un an après être partie de Hongkong, la grippe fait, en deux mois, 31 226 morts en France, deux fois plus que la canicule de 2003. A l'époque, ni les médias ni les pouvoirs publics ne s'en étaient émus. Alors que la propagation de la grippe aviaire inquiète, retour sur cette première pandémie de l'ère moderne.

1968, la planète grippée

On n'avait pas le temps de sortir les morts. On les entassait dans une salle au fond du service de réanimation. Et on les évacuait quand on pouvait, dans la journée, le soir.» Aujourd'hui chef du service d'infectiologie du centre hospitalo-universitaire de Nice, le professeur Dellamonica a gardé des images fulgurantes de cette grippe dite «de Hongkong» qui a balayé la France au tournant de l'hiver 1969-1970. Agé alors d'une vingtaine d'années, il travaillait comme externe dans le service de réanimation du professeur Jean Motin, à l'hôpital Edouard-Herriot de Lyon. «Les gens arrivaient en brancard, dans un état catastrophique. Ils mouraient d'hémorragie pulmonaire, les lèvres cyanosées, tout gris. Il y en avait de tous les âges, 20, 30, 40 ans et plus. Ça a duré dix à quinze jours, et puis ça s'est calmé. Et étrangement, on a oublié.»

La «grippe de Hongkong» alias «grippe de 68» est pourtant la plus récente des pandémies grippales. Troisième du XXe siècle après la «grippe espagnole» (20 à 40 millions de morts en 1918-1920) et la «grippe asiatique» (2 millions de morts en 1957), elle a fait le tour du monde entre l'été 1968 et le printemps 1970, tuant environ un million de personnes, selon les estimations de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Combien en France ? Il a fallu la grande peur d'une nouvelle pandémie liée à l'émergence du virus H5N1 pour que l'on s'aperçoive que nul n'avait fait le compte. C'est ainsi que les statisticiens et épidémiologistes Antoine Flahault et Alain-Jacques Valleron **(1) *Unité 707 de l'Inserm-Université Pierre-et-Marie-Curie, à Paris*** viennent de découvrir, au terme d'une analyse encore inédite des fichiers de mortalité conservés par l'unité CEPIDC (Centre épidémiologique sur les causes médicales de décès) de l'Inserm, l'ampleur exacte de cette grippe «oubliée» : «25 068 morts en décembre 1969 et 6 158 en janvier 1970, soit 31 226 en deux mois, révèle Antoine Flahault. La grippe de Hongkong a tué en France deux fois plus que la canicule de 2003 ! Fait frappant, cette énorme surmortalité saisonnière est passée pratiquement inaperçue.»

A la fin des sixties, la grippe, ses malades et ses morts n'intéressent pas. Ni les pouvoirs publics, ni le public, ni les médias. L'événement est sur la Lune avec l'équipage d'Apollo 12, au Vietnam où l'Amérique s'enlise, au Biafra qui agonise, en Chine où s'achève la Révolution culturelle, à l'Elysée où s'installe Pompidou avec mission de gérer l'après-68 et les grèves qui perlent toujours dans les entreprises, les universités et les lycées. Mais assurément pas dans les hôpitaux. Témoin la presse française qui, en cet hiver 1969, alors même que la grippe de Hongkong atteint son apogée dans l'Hexagone, consacre des articles sporadiques à l'«épidémie» on n'use pas alors du mot «pandémie».

Un «marronnier d'hiver» pour «France-Soir»

«La vague de froid qui a récemment recouvert la France a provoqué plusieurs épidémies de grippe, affectant notamment le Sud-ouest», observe le Monde du 3 décembre. 10 % du personnel de la SNCF de la région Toulouse-Pyrénées est malade, rapporte France-Soir dans un articulet. Et le 18 décembre, en pleine ascension de la mortalité grippale, le Monde titre «L'épidémie de grippe paraît régresser en France» et raconte brièvement ses effets si secondaires : «La CPAM de Périgueux a dû fermer ses bureaux pour cause de maladie du personnel», des trains sont annulés faute de cheminots, des écoles sont en berne pour cause de profs enfiévrés, le chancelier allemand Willy Brandt est alité, comme une bonne partie de l'Europe de l'Est...

Que l'«épidémie» frappe urbi et orbi l'humble et le puissant, voilà d'ailleurs qui déchaîne l'humour plus que l'émoi. Le 31 décembre 1969, pour le réveillon, le Monde offre un billet badin décrivant, en direct de Londres, le délicieux chaos qui grippe la perfide Albion (plus durement touchée que la France) : les hôpitaux de la capitale devenus le «dernier salon où l'on cause» puisqu'on y rencontre artistes et célébrités politiques, celui de Birmingham «qui embauche n'importe qui» afin de faire face à la défection de «500 infirmières», les queues devant les pharmacies pour les livraisons d'aspirine, les pannes d'électricité faute de techniciens, les lignes de métro interrompues faute de conducteurs... En janvier, Paris Match n'envoie pas ses paparazzi dans les urgences saturées mais dans l'alcôve Louis XVI où s'alanguit Marina Vlady : «Non, titre l'hebdo, Marina n'a pas la grippe de Hongkong, elle tourne son nouveau film.» La grippe, dont nul ne signale les morts, est alors moins qu'un fait divers. C'est un «marronnier d'hiver», écrit France-Soir...

Un marronnier pour tous, sauf pour les collaborateurs du réseau international de surveillance de la grippe créé par l'OMS dès sa fondation, en 1947. Un article du Times de Londres les a alertés, le 12 juillet 1968, en signalant une forte vague de «maladie respiratoire» dans le sud-est de la Chine, à Hongkong. C'est dans cette colonie britannique surpeuplée qu'avaient été recensées, en 1957, les premières victimes du virus de la «grippe asiatique». Depuis, Hongkong est devenue, pour les épidémiologistes, la sentinelle des épidémies dont la Chine communiste est soupçonnée d'être le berceau. Fin juillet 1968, le Dr W. Chang (**2**) *Bulletin de l'OMS n° 41, 1969*) dénombre 500 000 cas dans l'île. La «grippe de Hongkong» est née.

Vaccinations sur le trottoir

Le virus, expédié sur un lit de glace à Londres où siège l'un des deux centres internationaux de référence de la grippe, est identifié comme une «variante» du virus de la grippe asiatique, un virus de type A2 on dirait aujourd'hui H2. Erreur : on établira bientôt, après de vifs débats d'experts, qu'il s'agit d'un virus d'un nouveau genre, baptisé ultérieurement H3 (**3**) *On sait aujourd'hui que le virus de la «grippe de Hongkong» est du type H3N2. Il serait le fruit d'une hybridation entre le virus de la «grippe asiatique» H2N2, en circulation dans la population depuis son apparition en 1957, et un virus de type H3 tel celui isolé chez un canard sauvage, en Ukraine, au début des années 60*. Qu'importe, il voyage. Et vite. Profitant de l'émergence des transports aériens de masse. Gagne Taiwan, puis Singapour et le Vietnam. Ironie de la guerre : en septembre, il débarque en Californie avec des marines de retour au pays. Ironie de la science : au cours de ce même mois, il décime les rangs d'un Congrès international qui réunit à Téhéran 1 036 spécialistes des maladies infectieuses tropicales. «C'était un gag», raconte le virologue Claude Hannoun, pionnier du vaccin antigrippal français et futur directeur du centre de référence de la grippe à l'Institut Pasteur. «Le troisième jour, alors que j'étais cloué au lit, un confrère m'a dit qu'il y avait plus de monde dans les chambres qu'en session. Près de la moitié des participants sont tombés malades sur place ou à leur retour chez eux.» Une enquête montrera qu'ils ont contribué à l'introduction du virus non seulement en Iran, mais dans huit pays de trois continents, du Sénégal au Koweït en passant par l'Angleterre et la Belgique (**4**) *In The Lancet, 11 janvier 1969*.

Fin 1968, le virus a traversé les Etats-Unis, tuant plus de 50 000 personnes en l'espace de trois mois. En janvier 1969, il accoste l'Europe de l'Ouest, mais sans grands dégâts, et en mai il semble avoir disparu de la circulation. Tant et si bien qu'en octobre 1969, lorsque l'OMS réunit à Atlanta une conférence internationale sur la grippe de Hongkong, les scientifiques estiment que la pandémie est finie, et plutôt bien : «Il n'y a pas eu de grand excès de mortalité, excepté aux Etats-Unis», conclut alors l'Américain Charles Cockburn. «En décembre, ça a été la douche froide», dit Claude Hannoun. Le virus de Hongkong est revenu en Europe. Méchant, cette fois. D'autant plus que le Vieux Continent a négligé de préparer un vaccin adéquat.

Certes, en France, on a vacciné. Quelques jours durant, le service de vaccination de Lyon a même été pris d'assaut. «Il y a eu un moment où les vaccinations se faisaient sur le trottoir, avec des étudiants en médecine recrutés dans les amphes et la police qui bloquait les accès de la rue», raconte le Pr Dellamonica. Hélas, à la différence des vaccins américains, les produits français, fabriqués alors de façon assez artisanale par Pasteur (Paris) et Mérieux (Lyon), n'incluent pas la souche de Hongkong, malgré un débat d'experts. «De fait, les vaccins ont été d'une efficacité très médiocre 30 % au lieu de l'usuel 70 %», relève Claude Hannoun. Autres temps, autres mœurs : nul n'a alors accusé les experts de la grippe et/ou le ministre de la Santé, Robert Boulin, d'avoir négligé ce «marronnier d'hiver» qui a envoyé 31 000 personnes au cimetière. On est loin de la France du sang contaminé dénonçant les responsabilités des politiques et des scientifiques, loin de ce début de millénaire où gouvernements et experts égrènent avec angoisse le nombre de personnes mortes d'avoir été contaminées par des volailles excréant le virus aviaire H5N1 (une soixantaine en deux ans), guettent les premiers frémissements d'une «humanisation» du virus et se préparent, à coups de millions de dollars, à affronter les retombées sanitaires, économiques, politiques... et judiciaires d'une hypothétique pandémie qui ferait, selon les spéculations, entre 2 et 7 millions de victimes.

«La peur de la catastrophe»

«A la fin des années 60, on a confiance dans le progrès en général, et le progrès médical en particulier, analyse Patrice Bourdelais ((5) *Les Epidémies terrassées, une histoire de pays riches, Ed. La Martinière, 2003*), historien de la santé publique à l'Ecole des hautes études en sciences sociales. Il y a encore beaucoup de mortalité infectieuse dans les pays développés, mais la plupart des épidémies y ont disparu grâce aux vaccins, aux antibiotiques et à l'hygiène. La grippe va donc, inéluctablement, disparaître.» Pour la communauté scientifique, la pandémie de Hongkong est cependant un choc. «Elle a sonné l'alarme, réveillé la peur de la catastrophe de 1918 et boosté les recherches sur le virus», dit Claude Hannoun. L'Institut Pasteur lui demande en effet dès 1970 de laisser ses travaux sur la fièvre jaune pour revenir à la grippe. «C'est elle aussi qui a dopé la production de vaccins, passée en France de 200 000 doses par an en 1968 à 6 millions en 1972.» Pour les épidémiologistes, «la grippe de Hongkong est entrée dans l'histoire comme la première pandémie de l'ère moderne. Celle des transports aériens rapides. La première, aussi, à avoir été surveillée par un réseau international, note Antoine Flahault. De fait, elle est la base de tous les travaux de modélisation visant à prédire le calendrier de la future pandémie». La grippe de Hongkong a bouclé son premier tour du monde en un an avant de revenir attaquer l'Europe. Elle nous dit que le prochain nouveau virus ceinturera la planète en quelques mois.